

Du V^e siècle av. J.C. à aujourd'hui : notes de lecture chronologiques sur l'histoire de la Chine

Sur le centralisme de la classe des fonctionnaires dans l'histoire de la Chine : « Depuis la fondation de l'empire par Qin Shihuangdi au III^e siècle avant notre ère jusqu'à la fin de l'ancien régime en 1912, et au-delà, c'est cette classe dirigeante de « gentlemen » éduqués qui a présidé aux destinées de la Chine, qui en a marqué chaque expression ». (Balazs, p. 18)

- V-III siècles av. J.C. : époque des « Royaumes Combattants »

« C'est sans doute la période des Royaumes combattants, entre les Ve et III^e siècles avant notre ère, qui va favoriser la croissance formidable du pouvoir central dans les États souverains rivaux. L'ordre ancien fondé sur des relations féodales héréditaires cède la place à un monde d'insécurité absolue, dans lequel chaque État pouvait être attaqué par une coalition de plusieurs autres. Face à cette menace absolue, les États ont dû trouver les moyens de mobiliser toutes les ressources matérielles et humaines permettant de mener une guerre totale. Les forces de six ou sept principaux protagonistes étaient tellement équilibrées que la lutte a duré des siècles, donnant le temps à un nouveau pouvoir d'État d'établir peu à peu sur la population un contrôle direct d'une ampleur dont il sera difficile de trouver un exemple semblable ailleurs dans le monde avant le XVIII^e siècle. [...] Il semble raisonnable d'affirmer que chacun des Royaumes combattants et leurs successeurs, les empires des Ts'in et des Han de l'Ouest, était en mesure de mobiliser une main-d'œuvre non rémunérée et une armée de conscrits représentant une proportion de leurs populations de l'ordre de celle mobilisée par les principaux belligérants des deux dernières guerres mondiales. » (W. Jenner, *The Tyranny of History, The Roots of China's Crisis*, cité dans l'entretien avec Sseu-ma Wan).

« ... on peut donc en déduire que dès les siècles précédents [le Premier Empire] elle [la caste dirigeante] a su instaurer un respect du pouvoir royal si fort, si entier, si exclusif qu'il faut déjà parler de culte. » (Sseu-ma Wan)

- 221-206 av. J.C. : dynastie Qin ; unification de la Chine ; persécution des lettrés confucéens en 213 av. J.C.

« De courte durée ... , cette première dynastie a donné à la Chine impériale ses assises définitives : abolition du féodalisme et son remplacement par une monarchie bureaucratique fortement centralisée et hiérarchisée. » (Balazs, p. 27)

« Seulement, et c'est très important pour la compréhension de la Chine impériale, la source de leur pouvoir n'est pas la propriété mais la fonction, dont l'exercice effectif détermine les privilèges. » (Balazs, p. 144)

- 206 av. J.C.-8 : Han antérieurs.
- 23-221 : Han postérieurs ; 23-25 des grandes révoltes paysannes, dont les « Sourcils rouges » ; l'eunuque de la Cour des Han invente le papier en 105 ; introduction du bouddhisme à Luoyang ; révolte des « Turbans Jaunes » en 184.

La deuxième moitié du II^e siècle sera une époque de grandes tensions. L'ancienne noblesse fonctionnaire se méfiait des « clans extérieurs » (les parents des impératrices qui jouissaient d'une position privilégiée à la Cour) qui étaient des concurrents dans la poursuite du pouvoir. Ces derniers étaient aussi ennemis des eunuques, occupant des privilèges de plus en plus grands à la Cour.

« Les eunuques, d'origine plébéienne, tirent leur force de l'intimité quotidienne du Fils du Ciel qui s'appuie de plus en plus sur ces fidèles serviteurs contre la tutelle des grands seigneurs, l'influence

tyrannique des « clans extérieurs » ou le chaperonnage moralisateur des lettrés. » (Balazs, p. 73)

En 166, les eunuques donnent l'assaut à la Ligue politique des lettrés. Après le premier coup victorieux des eunuques, les paysans se préparent à se soulever contre les propriétaires. Ainsi est né un mouvement millénariste, la « Voie de la Grande Paix », *taiping dao*, ou les « Turbans Jaunes », en 184. Après que Dong Zhou annoncera son entrée en scène contre les concurrents dans la course au pouvoir, la guerre civile éclatera et mettra finalement fin à la dynastie Han et une longue période de guerres internes pour le trône commencera.

- 221-618 : Période de 6 dynasties ; Période des Trois Royaumes (III^e siècle), les Sept Sages du Bosquet de Bambou près de Luoyang, dont Yuan Ji, Xi Kang (223-262) qui refuse d'assumer une haute fonction qui lui était offerte par son ex-compagnon Shan Tao, et qui sera finalement exécuté après être accusé du complot contre la sûreté de l'État, Wang Rong ; l'époque du nihilisme pseudo-taoïste à la mode parmi les aristocrates ; Bao Jingyan ; neuf révoltes menées par les moines bouddhistes tout au long du Ve siècle ; une réforme agraire qui vise à limiter la propriété foncière en 485.

« L'énorme vague de nihilisme qui déferle sur la Chine par suite de la guerre civile, envahit toute la société en plusieurs étapes ou, pour mieux dire, entraîne dans son sillage plusieurs générations consécutives. Le centre politique du mouvement, qui appartient à la première génération, est formé par des hommes de l'entourage intime de Cao Cao et se forme autour de Ho Yan. » (Balazs, p. 116)

- 618-907 : Tang ; développement rapide du commerce et des villes ; 841-845 persécution du bouddhisme (confiscation des terres et des richesses accumulées grâce aux privilèges fonciers).
- 979-1279 : Song ; au milieu de XII^e siècle la Chine se divise entre le Sud de Song et le Nord des barbares ; Marco Polo voyage en Chine vers la fin des Song.

« ... il faut tenir compte du caractère spécial de l'époque mongole qui diffère des autres régimes chinois en ceci que les conquérants du monde s'associèrent la bourgeoisie commerciale dans l'exploitation du pays conquis pour des raisons politiques. Les financiers musulmans à qui les conquérants nomades confiaient des hauts postes administratifs et la besogne lucrative de gérer le fisc et sa propre fortune, étaient tous des étrangers, en général originaires de l'Asie centrale (Boukhârâ, Samarcande, etc). Incapables, car trop incultes, de gouverner eux-mêmes une immense société agraire développée, et d'une méfiance justifiée envers le loyalisme de la classe nationale régnante des lettrés-fonctionnaires, les empereurs mongols choisirent instinctivement une méthode gouvernementale inédite. Elle consistait dans la surveillance, le contrôle et l'encadrement du personnel administratif chinois indispensable, par des étrangers privilégiés venant des autres pays conquis. Les agents les plus importants de cette politique de discrimination raciale savamment dosée, qui opposait aux indigènes chinois du Sud, des Chinois du Nord plus ou moins domestiqués, des Qitan, des Ruzhen, des religieux tibétains, des artisans nestoriens, des techniciens ouïghours ... » (Balazs, p. 215-216)

- 1279-1368 : Yuan (les mongols) ; le néo-confucianisme devient l'idéologie officielle de l'État ; insurrection des « Turbans Rouges » au milieu du XIII^e siècle.
- 1368-1664 : Ming
- 1664-1912 : Qing
- 1912-1949 : République

- 1949- : République populaire

Le Confucianisme

« ... pour les philosophes chinois de toutes les écoles les institutions de l'époque classique passaient pour celle de l'âge d'or et fournissaient un sujet inépuisable de spéculations. Un trait fondamental de l'esprit chinois jusqu'à l'époque moderne a été de se réclamer des institutions vénérées de l'antiquité chaque fois qu'il s'agissait de faire du neuf et aller de l'avant. » (Balazs, p. 140)

« Si le Confucianisme n'a jamais pu se dégager tout à fait des tendances féodales de ses fondateurs, il a subi une métamorphose profonde au moment où un empire centralisé et bureaucratique succéda à la poussière des principautés. » (Balazs, p. 144)

« Issu du sein de la société féodale antique, de la Chine seigneuriale, le confucianisme est devenu le système le plus complet des intérêts, des aspirations et des idées des fonctionnaires lettrés. » (Balazs, p. 19)

Les « Sept Sages du Bosquet de Bambou » sont un mouvement largement anti-Confucianiste. Cette vague de nihilisme anti-traditionnel plus ou moins inconséquent finira par se dissoudre en libertinage à la mode dont l'anti-conformisme se bornait à l'ivrognerie et à la débauche. « Ce sont des hommes de la haute société qui n'assument les grandes fonctions que pour les négliger » (Balazs, p. 128). Ce parcours de l'anti-conformisme du III^e siècle a nourri la reconstitution du Confucianisme d'après. Ce dernier a notamment repris la mode des « causeries pures », donnant une impulsion aux débats philosophiques et renouvelant la lecture de textes Classiques.

« Dans la foulée de l'écrasement des radicaux de la révolution culturelle, une fraction de l'armée, avec à sa tête Lin Piao, avait essayé de prendre le pouvoir en profitant de l'affaiblissement du parti. Pour ce faire, elle s'était également réclamée des aspects du confucianisme qui favorisaient ses desseins : les autorités locales furent opposées au pouvoir central, et les valeurs moralistes de sacrifice, de résignation et de soumission érigées en principes de l'activité productive. C'est pourquoi la défaite de cette ligne (et l'élimination de Lin Piao, en septembre 1971) allait déclencher une intense campagne idéologique prenant pour cible les idées de Confucius, présenté cette fois-ci comme le représentant des valeurs conservatrices. [...] Une fois en selle, les réformistes de la ligne Teng on, en 1976, mis fin à la campagne de critique de Confucius. Partisans tout autant acharnés d'une conception centralisée du pouvoir autour du parti, sûrs du fait que ce principe n'était plus contesté, ils pouvaient désormais reconnaître la nécessité de ménager les valeurs confucéennes auprès de la population, dans la paysannerie en particulier. On a d'abord revalorisé le principe de la hiérarchie du commandement. Puis on a annoncé le retour aux anciens critères dans la formation des cadres et une importante réforme de l'enseignement, jugés adaptés aux besoins de l'économie et à la reproduction de la classe bureaucratique. » (Kouan Pou-liao, p. 75)

Le bouddhisme

« Les monastères bouddhiques jouaient un rôle économique considérable grâce au prestige, à la bonne organisation et à la situation privilégiée du clergé. La richesse et la puissance de celui-ci augmentaient au fur et à mesure des donations privées et des libéralités impériales, et les temples, lieux sûrs, étaient souvent en même temps les fondés de pouvoir des riches et le refuge des pauvres. Ces derniers entraient aux monastères comme fermiers, domestiques ou ouvriers agricoles. Devenue trop puissante, l'Église s'attira l'hostilité de l'État. Mais plusieurs essais de sécularisation n'y changèrent rien. Ainsi, au temps de Song Méridionaux (1127-1279), dans la région du littoral, les particuliers possédaient en moyenne 14 à 16 *mu* par famille, le clergé bouddhique 50 à 60 *mu* par

personne. » (Balazs, p. 155)

La révolution de 1949

« La grande Révolution nationale chinoise de 1926-1927 dirigée par la bourgeoisie chinoise plaça la poignée de communistes chinois et plus encore ses mentors russes devant un terrible dilemme. Devaient-ils unir leurs forces à celles du Guomindang, parti nationaliste de la bourgeoisie chinoise, ou, prévoyant l'inévitable brouille, devaient-ils préserver leur pleine indépendance et leur liberté de mouvement ?

... Trotsky et ses partisans déclaraient que les communistes chinois devaient rester irréductibles dans leur lutte contre le Guomindang, la révolution prolétarienne étant à l'ordre du jour. Staline et la majorité, convaincus que la Chine était alors au stade de la révolution bourgeoise, décidèrent de soutenir le Guomintang. ... Il suffit pour notre propos de rappeler les journées d'avril 1927, quand le généralissime Jiang Jieshi massacra l'élite des communistes chinois. Cela n'empêcha en rien la fraction staliniste, qui devint bientôt toute-puissante, d'étayer leur bévue tactique de réflexions théoriques. D'après le schéma marxiste susdit, la révolution prolétarienne ne pouvait se produire que postérieurement au règne de la bourgeoisie. Il s'ensuivait logiquement que si le soutien était donné au Guomintang bourgeois, c'était uniquement parce que l'inexorable calendrier de l'Histoire indiquait qu'on était dans la saison de la révolution de la classe bourgeoise ou capitaliste, ce qui à son tour signifiait – et ici, dans tous ces tours et détours est le nœud de la question – que la Chine, telle qu'elle était, ne se trouvait pas au stade capitaliste mais au stade féodal, et de plus que toutes les périodes précédentes ne pouvaient avoir été autre chose que féodales. » (Balazs, p. 293-294)

« C'est l'étatisme et le pouvoir absolu d'une bureaucratie qui nous semblent constituer le véritable dénominateur commun de l'ancien et du nouveau régime de la Chine. Sans vouloir confondre une société pré-capitaliste et pré-industrielle avec une société en pleine industrialisation, force nous est d'admettre le rôle prépondérant qu'avaient joué dans la Chine impériale et qu'aujourd'hui continuent à jouer dans la Chine populaire les fonctionnaires. » (Balazs, p. 317)

« Une des premières fermes d'État, n'a-t-elle pas été établie sur des terres incultes du Turkestan par des soldats, rappelant les colonies militaires et agricoles de dynasties longtemps oubliées ? La répartition égale des terres, rêve millénaire, n'est pas une nouveauté pour la Chine, ni la mainmise de l'État sur le commerce de grains, ni la réglementation des prix par des achats et des ventes du monopole d'État, ni les travaux publics pour la régularisation des eaux, ni, surtout, la toute-puissance, l'omnipotence d'une classe de fonctionnaires-lettrés qui surveillent, encadrent, dirigent et contrôlent le travail des masses incultes. » (Balazs, p. 165)

Les révoltes anciennes

« ... même si la pensée essaie de s'arracher au monde temporel pour le transcender vers une métaphysique pure, il est impossible de la comprendre sans la connaissance de son point de départ auquel elle ne tardera pas à retourner. » (Balazs, *La bureaucratie céleste*)

« Il faut faire une nette distinction entre, d'une part, les croyances confuses, teintées d'idéologie taoïste, des révoltes paysannes qui, sous leurs mysticismes, cachent des buts réels et visent à la réalisation d'une communauté utopique sans propriétaires et sans fonctionnaires, et, d'autre part, la pensée de l'ensemble du mouvement intellectuel taoïste. » (Balazs, p. 114)

« Vers le début de l'ère chrétienne, la concentration des terres, l'accroissement des impôts, le luxe et la corruption de la Cour impériale provoquèrent une série de révoltes populaires qui, après les réformes sociales d'un usurpateur, Wang-Mang, aboutit à un soulèvement armé général. C'est la révolte des Sourcils Rouges (18 après notre ère). L'état de nomadisme dans lequel étaient jetés les

paysans expropriés, le paupérisme croissant de la paysannerie, maintenaient le pays dans un état d'anarchie permanent. Bandit devient synonyme de rebelle et dans cet état de décomposition du système impérial, chaque aventurier pouvait être sûr de recruter une armée et se poser en prétendant à l'empire. Après la prise de la capitale de l'empire Tchang-ngang (23 de notre ère) et la mort de Wang-Mang qui, fidèle en son origine surnaturelle, s'obstinait à implorer le Ciel pour éloigner les armées rivales, les candidats à la succession noyèrent l'insurrection dans le sang. L'empire des Han postérieur (25-220 de notre ère), après une courte période d'essor économique et culturel, connut le même processus de décomposition. La concentration et le regroupement des terres entre les mains des propriétaires fonciers prirent des proportions inouïes. Les paysans asservis cultivaient la terre pour des « maisons puissantes » qui possédaient des centaines de milliers de « mou ». La ruine de la paysannerie était telle qu'une partie des lettrés eux-mêmes demandait la limitation de la propriété foncière. C'est dans cette atmosphère de décomposition du pouvoir impérial qu'éclata la grande insurrection populaire des Turbans Jaunes qui, par son inspiration taoïste, devait donner aux revendications paysannes un caractère de radicalisme révolutionnaire inconnu jusqu'alors. Elle dura près d'un quart de siècle et ne fut réprimée qu'au prix d'efforts incessants de la part du gouvernement central. Parallèlement éclata, dans l'ouest de la Chine, l'insurrection des Cinq Boisseaux de Riz ; elle devait donner naissance à un État d'un type nouveau fondé sur des principes moraux communautaires. » (Ngo Van)

Les lettrés confucianistes prétendent que le Ciel en faisant naître le peuple, établit les princes. Quoi ! l'auguste Ciel aurait-il donné des injonctions expresses et exprimé son vœu en termes précis ?

Ah ! Les forts opprimaient les faibles et alors les faibles firent leur soumission. Les malins trompaient les sots et alors les sots se mirent à leur service. Parce qu'il y avait eu soumission, le rapport prince-sujet surgit, et parce qu'il y avait eu service, le peuple impuissant fut dominé. Si c'est ainsi, alors les corvées des soumis viennent de la lutte entre forts et faibles et de l'opposition entre sots et malins. Le Ciel azur n'a vraiment rien à voir ici.

Dans le chaos indivis l'absence des différenciations (ming : noms, désignations) était en honneur et toutes les créatures se réjouissaient de satisfaire leurs désirs. Quand on écorce le cannelier, quand on incise le vernicier, ce n'est pas selon le vœu de l'arbre. Quand on arrache les plumes du faisan ou qu'on déchire le martin-pêcheur, ce n'est pas selon le désir de l'oiseau. Tenir les rênes et tirer sur le mors, n'est point dans la nature du cheval. Porter le joug et transporter des charges, n'est point le plaisir des bœufs. S'opposer de force à la vraie nature, engendre les artifices ; les parures du superflu sont à l'origine de la destruction de ce qui vit. Attraper les oiseaux en plain vol pour servir d'amusement, perforer leur bec naturellement vierge, ligoter leurs pattes naturellement libres, ce n'est pas là le sens de la vie unanime des dix mille créatures.

Astreindre le peuple aux corvées et nourrir les fonctionnaires, c'est épuiser le peuple pour que les honorables touchent de gros salaires. L'absence de mort vaut mieux qu l'obtention de la vie et des joies infinies après la mort. Ne pas céder dès l'origine vaut mieux que céder et renoncer au salaire pour quêter une vaine gloire. Quand l'Empire est en révolte, en désordre, on voit apparaître loyauté et justice. Quand les six degrés de parenté sont désunis, on voit briller pitié filiale et compassion des parents.

Aux temps de la lointaine antiquité, il n'y avait ni prince, ni sujet. On buvait simplement en creusant des puits, on mangeait en labourant les champs. Au lever du soleil, c'était le travail ; au coucher du soleil, c'était le repos. Insouciant, on était libre ; généreux, on était content. Pas de lutte, pas d'affairement, ni honneur, ni honte. Dans les montagnes il n'y avait pas de sentiers et de chemins, sur les eaux il n'y avait pas de bateaux et de ponts. Rivières et vallées étant sans communication, on ne s'expropriait pas mutuellement ; soldats et troupes n'étant pas rassemblés, on ne s'attaquait pas. Puissance et profit ne germaient pas, désordre et calamités n'arrivaient point. On ne se servait pas de boucliers et de lances, on n'établissait pas de fortifications ni de fossés. Les dix mille êtres communiaient dans une égalité mystérieuse (xuantong) et s'oubliaient dans la Voie

(Dao). Les maladies contagieuses ne se propageaient pas et le peuple terminait sa longue vie par une mort naturelle. Les hommes avaient un cœur pur et innocent, les sentiments de ruse n'étaient point nés. Ayant de quoi manger, ils étaient contents, se tapotaient le ventre et s'en allaient se promener. Leurs paroles étaient sans fioritures, leurs actes sans ornements. Comment les exactions multiples pour arracher le bien du peuple eussent-elles été possibles ? Comment les fosses et les trappes, ces sévères châtiments, eussent-ils pu être conçus ?

Lorsque arriva la fin de cette époque, le savoir devint utile et l'artifice naquit. La Voie et la Vertu (Dao et de) décadentes, la hiérarchie fut établie. On multiplia les rites de promotion et de dégradation, de diminution et d'augmentation ; on orna les robes et les bonnets de sacrifices et les costumes d'offrandes au (Ciel) bleu et à la (Terre) jaune. On éleva des constructions de terre et de bois jusqu'aux nuages, on mit du rouge et du vert jusqu'aux poutres et aux solives. Les précipices furent bouleversés en quête de bijoux, les gouffres pénétrés à la recherche de perles. Quand bien même les jades eussent été drus comme la forêt, ils n'eussent point suffi à leurs dépenses. Ils s'abandonnèrent à la perversion et se détournèrent de l'origine première (dashi ben, litt. : la racine, l'essence du Grand Commencement). Ils s'éloignaient de leur patrimoine de jour en jour et tournaient le dos de plus en plus à la simplicité originelle (pu). Ils fabriquaient des armes pointues et tranchantes et éternisaient la calamité des usurpations et des empiétements. Leur seul souci était que les arbalètes fussent assez fortes, les boucliers assez solides, les lances assez tranchantes, les défenses assez épaisses. Mais quand il n'y a pas d'oppression et de violences, ces soucis peuvent être écartés.

C'est pourquoi je dis : qui pourrait faire des sceptres sans détruire le jade vierge ? Et pourquoi s'attacherait-on à l'altruisme et à la justice (ren et yi) si la Voie et la Vertu n'étaient pas ruinées ? Pourquoi des tyrans comme Jie et Zhou peuvent-ils brûler les hommes, massacrer les censeurs, couper en morceaux leurs dignitaires, déchiqueter leurs barons, découper les cœurs et broyer les os, épuiser toutes les possibilités du mal, employer toutes les tortures cruelles (litt. : jusqu'à rôtir et griller) ? Tous ces tyrans, redevenus de simples hommes du commun, comment pourraient-ils déployer leur nature même si elle était cruelle ? Qu'ils arrivent à montrer leur cruauté, à donner libre cours à leur perversité et découper l'Empire comme des bouchers, cela vient de leur état de prince qui les autorise à suivre leur bon plaisir. Le rapport prince-sujet une fois établi, la méchanceté de la foule s'accroît journellement. C'est alors qu'on se révolte dans les fers et qu'on peine au milieu de la boue et de la poussière, que le Souverain tremble du haut de son temple ancestral et que le peuple est harassé dans sa détresse. On voudrait l'enfermer dans les rites et les règles, le corriger par des châtiments et des punitions. Autant vouloir, ayant fait éclater des houles terribles et excité des flots insondables, les calmer avec une pincée de terre ou les endiguer avec les doigts et les paumes. »

Bao Jingyan, IIIe siècle, traité entièrement reproduit dans un ouvrage d'un certain Ge Hong (253-333), un alchimiste taoïste, afin de le réfuter.

Révolution culturelle

Fin 1956, début 1957 : les « cent fleurs » où Mao appelle à la critique constructive du Parti, ce qui se solde par des mesures sévères imposées contre ceux qui osent s'exprimer.

1958 : le « grand bond en avant », chaque village est encouragé à être transformé en commune pour l'accélération de la production et de l'industrialisation du pays, ce qui aboutit à un désastre économique sans précédent. Le 14 juillet 1959 dans une conférence de Lushan la politique du « grand bond en avant » est critiquée pour la première fois par Peng Dehuai, un cadre anti-maoïste du Parti. La même année Mao démissionne de son poste de président et cède la place à Liu Shaoqi qui s'attache à régler les problèmes économiques du pays en opposition à la politique économique de Mao (mais tout en restant son admirateur docile en matière de politique). Désavoué du pouvoir,

Mao lancera le « Mouvement d'éducation socialiste » en 1962 qui fournit le préalable à la « révolution culturelle » qui suit. En même temps le pouvoir est consolidé par les maoïstes au sein de l'armée, notamment sous la figure de Lin Biao qui devient le ministre de la défense en 1959 – ce qui jouera un rôle décisif dès 1967.

Novembre 1965 un journal de Shanghai publie un article critiquant une pièce de théâtre « La destitution de Hai Rui » qui est accusé d'être une attaque déguisée contre la personne de Mao. L'auteur est Yao Wenyuan, un cadre maoïste en lien avec les autres instigateurs de la « révolution culturelle », dont Jiang Qing, la femme de Mao Zedong. Cet article sera un prétexte pour les événements qui vont suivre, d'où le caractère culturel prétendu de cette « révolution ».

En novembre 1966, un groupe d'activistes maoïstes de Shanghai se regroupent en un organisme appelé « Quartier général des rebelles-révolutionnaires ouvriers de Shanghai ». En réponse est instauré le « Quartier général des unités de défense rouge ouvrière pour la défense de la pensée de Mao Zedong » (780 000 membres), animé par le Comité du Parti de la municipalité de Shanghai. Le 3 janvier 1967 les maoïstes s'emparent des bureaux du quotidien *Wenhui bao* et le 5 de *Jiefang ribao*. Ces actions sont saluées par Pékin comme des exemples à imiter. Puis éclatent des batailles de rue entre les maoïstes et les « unités de défense rouge ». Le 5 février les maoïstes réussissent à obtenir le soutien de l'armée et s'emparent du Comité du Parti de Shanghai et annoncent l'établissement de la Commune de Shanghai. Cependant, la Commune est désavouée deux jours plus tard. Le 24 février elle est remplacée par le « Comité révolutionnaire » de Shanghai, fondé sur la triple union entre l'armée, les cadres réhabilités et les « rebelles révolutionnaires » (Leys, p. 87-89).

Ce petit épisode est parlant quant à la dynamique de la « révolution culturelle », lancée par Mao en tant que son coup d'état personnel mais qui s'est montrée incontrôlable de par ses éléments les plus radicaux. Le 24 mars est instaurée l'assemblée générale des Gardes rouges étudiants qui aura pour but de contrôler la ferveur révolutionnaire dirigée contre tous les cadres sans discrimination.

« L'instauration à Pékin d'une assemblée générale des Gardes rouges étudiants (dont la réunion inaugurale fut présidée par Zhou Enlai) marque une volonté de discipliner le mouvement ; enfin et surtout, l'ordre donné le 7 mars à tous les Gardes rouges « itinérants » de regagner avant le 22 leurs ports d'attache respectifs, semble bien annoncer la fin de leurs libres activités. Des mesures sont prises pour interdire la prolifération anarchique des organisations « rebelles » (et des châtiments sévères sont promis aux auteurs d'inscriptions murales divulguant des informations secrètes du Parti et de l'État, – ce qui est d'ailleurs significatif de la valeur des informations obtenues précédemment par cette voie).

Mais la façon la plus efficace de neutraliser l'influence des rebelles, est encore assurée par la nouvelle formule de prise du pouvoir : la « triple union ». Depuis l'établissement du Comité révolutionnaire de Shanghai, une insistance remarquable a été apportée à la diffusion de ce nouveau mot d'ordre qui a fait l'objet de plusieurs articles dans la presse officielle. On oppose la prise de pouvoir de la « triple union » à la prise de pouvoir unilatérale (c'est-à-dire celle qui, effectuée par les seules masses rebelles, cherchait à renverser sans discrimination toutes les autorités en place) et on la présente, sous la caution de Mao Zedong, comme la seule formule orthodoxe ; dans la « triple union », les groupements rebelles, préalablement structurés et organisés, n'agissent plus sur leur seule initiative, mais opèrent en conjonction avec d'une part les anciens cadres récupérables et réhabilités, et d'autre part les autorités militaires locales. Les tentatives de prise de pouvoir unilatérales étaient génératrices de chaos, car menaçant tous les cadres indistinctement, elles soulevaient ceux-ci dans une résistance unanime et efficace ; elles tendaient à priver brusquement l'administration de tout son personnel compétent ; elles s'effectuaient dans la confusion, les rebelles se divisant eux-mêmes en factions rivales. » (Leys, p. 92-93)

« En Chine, quand quelqu'un se présente comme garde rouge, on lui demande aussitôt : « Tu étais rebelle ou conservateur ? » Dans mon école, il y avait les mécontents qui se sont soulevés contre les professeurs et les cadres du parti. Nous étions donc rebelles (et majoritaires). Une autre petite partie, parce qu'elle jouissait de maigres privilèges, luttait contre les changements et protégeait les cadres en place ; c'était les conservateurs ! » (Houa Lin-chan dans un entretien pour *Le Monde libertaire*).

L'époque post-Maoïste

« La période actuelle est certes intéressante. On pourrait la résumer ainsi : une fraction de la classe dirigeante, constatant que la crispation idéologique avait mené la société au bord du gouffre, a décidé de « libérer » la paysannerie, et avec elle le commerce et l'investissement étranger. Il s'est agi en fait de permettre à la paysannerie riche, celle qui avait déjà commencé à s'émanciper du carcan collectiviste dès la « révolution culturelle », celle qui fournissait ses cadres à l'appareil local du parti, d'accéder au marché et donc de dégager des profits. Ayant ainsi libéré une main-d'œuvre pléthorique – qu'on a appelée par la suite les « migrants » ou le « prolétariat flottant » – il lui fallait trouver à l'employer. » (Sseu-ma Wan)

Après la tempête de la « révolution culturelle » qui finira en 1975, règne le chaos.

« L'administration n'était plus en mesure de lever les impôts. Les paysans pouvaient donc consommer ce qu'ils produisaient et écouler leurs produits au marché noir. Arrivés au pouvoir, les réformistes devaient résoudre la question fondamentale du développement de l'économie : celle de la productivité agricole. Comment accroître la productivité sans bouleverser l'alliance entre parti et paysannerie ? Comment parvenir à extraire le surplus agricole sans menacer ce compromis fragile ? Plus que jamais, il était urgent de rompre l'immobilisme politique et de vaincre les hésitations qui, depuis des années, avaient été érigées en règle de gouvernement. » (Charles Reeve, p. 69)

En réponse à Charles Reeve, Kouan Pou-liao écrit : « Teng a bien compris cette situation en proposant une ligne politique défendant l'amélioration de la productivité agricole tout en respectant le développement de l'initiative privée des paysans. Il est vrai que l'accroissement de la productivité était toujours allé de pair avec des modifications introduites dans la forme juridique de la propriété de la terre, et cela depuis 1949. Et celles-ci correspondaient invariablement aux avancées et aux reculs de l'initiative privée. Le facteur fondamental de la productivité a toujours été la propriété privée des parcelles. La propriété privée étant une des bases du revenu paysan, sa liquidation non seulement aurait eu de graves répercussions sur la productivité, mais aurait réduit la part des récoltes revenant à l'État. » (p. 71)

À la fin de 1977, le *Quotidien du Peuple* lança le mot d'ordre : « *La lutte pour la production doit prendre le pas sur la lutte de classes* ».

Fin 1981, un décret légalise le licenciement et donc met fin au système du bol de riz en fer (et fait la place au régime du bol de riz en porcelaine). Cependant, vers la fin des années 80, le pourcentage des travailleurs sous contrat restait très faible par rapport à l'ensemble de la classe ouvrière (en 1983 à Shanghai, 97 % des ouvriers d'État étaient toujours protégés par le statut du bol de riz en fer).

En 1986 le régime des contrats est introduit dans les prisons chinoises. « A mon avis, cela a été la plus importante transformation structurelle qu'aient connue les prisons chinoises depuis 1949 ... La répartition du pouvoir dans la prison, les objectifs de la rééducation et la vie des détenus ont connue des transformations fondamentales. Pour résumer cette transformation, la meilleure formule serait de dire qu'à partir de ce moment-là les prisons ont abandonné l'idée de la réforme politique de la pensée et que, à l'instar de toute la société, l'obsession est devenu l'argent ... L'introduction du

régime des contrats a consisté à faire de la prison une unité de production. » (Lieou Chan-ts'ing, *Un parcours sans regret*, cité dans l'entretien avec Sseu-ma Wan).

Références :

Balazs, Étienne. *La bureaucratie céleste. Recherches sur l'économie et la société de la Chine traditionnelle*. 1988 : Paris, Gallimard.

Hsi Hsuan-wou et Charles Reeve. *Bureaucratie, bagnes et business*. Paris : 1997, Linsomniaque.

Leys, Simon. *Les habits neufs du président Mao. Chronique de la « Révolution culturelle »*. Paris : 1989, Gérard Lebovici.

Van, Ngo. *Introduction à la causerie sur la révolte des Turbans jaunes*, 1966.